

Anthropologie et Sociétés



TSING Anna L., 2022, *Proliférations*, préface d'Isabelle Stengers, traduit de l'anglais par Marin Schaffner. Paris, Wildproject, 128 p., illustr., bibliogr.

Daniel Alberto Restrepo Hernández

Volume 46, numéro 3, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098693ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098693ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Restrepo Hernández, D. (2022). Compte rendu de [TSING Anna L., 2022, *Proliférations*, préface d'Isabelle Stengers, traduit de l'anglais par Marin Schaffner. Paris, Wildproject, 128 p., illustr., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 46(3), 270–272. <https://doi.org/10.7202/1098693ar>

responsable de la propagation d'épidémies qui bouleversèrent de façon tragique la démographie du Pacifique. L'expérience de ce système dota par ailleurs les insulaires des « connaissances des rouages de l'économie mondiale » (p. 392) et des outils pour s'y faire leur place ou y résister. Dans cette partie, Thomas invite les lecteurs à approfondir la recherche relativement à deux points spécifiques. Premièrement, il suggère de creuser l'étude des impacts du retour dans leurs îles des marins insulaires et des anciens déportés sur le « monde politique local » (p. 458). Deuxièmement, s'appuyant sur plusieurs exemples — comme la diffusion, dès le XIX^e siècle, des images figuratives dans les arts kanak et des bambous gravés (p. 305) ainsi que l'émergence de l'écriture et des tablettes *Rongorongo* à Rapa Nui issues possiblement du contact avec les navigateurs occidentaux (p. 334) —, il propose de s'intéresser aux capacités d'intégration d'éléments allogènes dans les cultures locales.

Citant les travaux de Klaus Neumann, Thomas s'inscrit dans le courant historiographique de l'histoire globale selon laquelle les interactions entre différentes sociétés et cultures ne peuvent et ne doivent pas être perçues comme le résultat d'un processus de transformation verticale, mais comme un processus multifactoriel d'échanges, d'influences et d'adaptations réciproques. À partir d'archives coloniales, de journaux d'expéditions et de récits d'Européens ayant voyagé sur les mers du Sud, l'auteur fait le choix méthodologique de s'intéresser simultanément à des récits de vie d'individus variés et de recourir aux matériaux originaux que sont les objets d'arts océaniens, dont les photos agrémentent l'ouvrage, afin de dévoiler les perspectives locales et individuelles, ainsi que les transformations sociétales. L'auteur nous pousse ainsi à nous intéresser aux divers types de données produites en dehors des cadres institutionnels tout en nous rappelant que l'étude de l'évolution des formes artisanales et artistiques imaginées en contexte colonial participe à l'analyse critique du passé.

Enfin, si l'ouvrage témoigne de l'agentivité des insulaires dans cette histoire globale, en revanche, il s'attarde peu sur l'évolution historique des univers de sens des sociétés océaniques. Néanmoins, à partir d'un travail d'historicisation des formes culturelles contemporaines, l'auteur développe en fin d'ouvrage une réflexion intéressante sur « l'expression de la modernité polynésienne » (p. 343), stimulée par les rencontres et les échanges interculturels.

Florian Lebret
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

TSING Anna L., 2022, *Proliférations*, préface d'Isabelle Stengers, traduit de l'anglais par Marin Schaffner. Paris, Wildproject, 128 p., illustr., bibliogr.

Le petit ouvrage *Proliférations* regroupe trois essais d'Anna Tsing qui résonnent avec une forme d'écriture qui se veut cette fois-ci moins théorique et académique qu'engagée. Dans ce triptyque, elle élargit en détail les attentions portées dans ses ouvrages précédents aux champignons et aux « marges indociles » de l'exceptionnalisme humain qu'un terme comme

« Anthropocène » présuppose par définition. Ainsi, allant du mildiou de la pomme en passant par les polypes de méduses, le kudzu et jusqu'à la cicadelle brune, d'autres modes d'existence entrent dans le décor des ruines du capitalisme devenues inévitables. Tsing interroge comment une forme de vie par-delà l'humain peut devenir destructrice et abandonner ses vieilles habitudes de « compagnonnage multi-espèces ». D'ailleurs, et en duo avec la voix d'Isabelle Stengers dans la préface, il est question de l'importance de déambuler dans les zones hors contrôle et délaissées de l'Anthropocène, là où les modes d'existence soit prolifèrent de manière menaçante, soit font résurgence à la manière du vieil Holocène. Vivre donc dans les débris du capitalisme s'avère être notre destin, « mais nous n'y serons pas seuls et nous y côtoierons des êtres redoutables », souligne Stengers (p. 22).

L'idée percutante de « nouveaux mondes sauvages » poursuit la trame du livre à la manière d'un filigrane. Ce sauvage en mode prolifération prend la forme, à grande échelle, de ravages et de désordres biologiques, et non précisément contre ce qui lui a permis de décupler de manière profuse, à savoir l'ère industrielle, l'État et le capital. D'après l'auteure, cette forme émergente d'intensification du sauvage dérive en fait de l'inadéquation croissante du vivre-avec des habitants de la terre. Pourtant, il ne s'agit pas de culpabiliser les êtres en débordement : « [c]e sont les pratiques industrielles et impériales, intentionnellement inattentives, qui ont créé la possibilité de ces nouveaux mondes sauvages » (p. 41).

Une autre idée se détache des pages du livre : l'opposition entre deux modes de propagation contraires, à savoir ceux qui intensifient les écologies de l'extinction de l'Anthropocène et ceux qui permettent le renouveau de l'Holocène, ère de la viabilité des interactions entre humains et forêts, dont la culture traditionnelle des matsutakes au Japon, « champignons agriculteurs » d'après l'auteure, en est un tableau éclairant. D'autant plus parce qu'une des problématiques centrales du livre est celle de la plantation, et donc des pépinières industrielles qui sont « un exemple de la réorganisation du vivant en actifs financiers » (p. 63) et de la discipline des organismes en fonction du marché. Les monocultures qui en ont émergé constituent alors « un festin » pour les « champignons chasseurs » ou pathogènes ainsi débridés, tels que celui qui constitue la maladie du frêne. Or, selon l'auteure, c'est dans cet entre-deux que l'anthropologie trouverait sa place. Ayant déjà dépassé les écueils critiques et les apories d'une discipline autrefois centrée uniquement sur l'humain, la disparité de modes d'existence du vivant, leurs répercussions bio-sociales et leurs logiques de viabilité font en sorte qu'il soit nécessaire d'élaborer des registres de pensée qui refusent d'unifier les perspectives et les approches dans des prétentions universelles. Ce plaidoyer pour un positionnement anthropologique et donc pluriel dans les enjeux houleux de notre ère de renversements environnementaux est au cœur des propos de l'auteure, en écho avec une discipline de plus en plus en symbiose avec les jeux du vivant sur terre.

Terrains et terroirs de multiples modes d'existence font donc les milieux ambiants pour une déambulation qui « se fabrique » des paysages familiers comme méthode d'observation. De ce fait, c'est en faisant expédition dans les marges de la domestication du vivant, de la logique du privé et de la gestion des États, qu'on peut encore témoigner de l'épanouissement d'écologies où priment des liens de compagnonnage multi-espèces. À cet égard, la colonisation du monde, la domestication d'animaux et de plantes, tout comme la standardisation de vivants et de modes d'existence humains en maisons fermées au monde, reproduisent la vie comme un champ de bataille en expansion. Les espaces contrôlés, hygiénisés et encapsulés de l'intimité domestique — et c'est ici où Tsing lance la critique la plus féconde de son livre — dressent

les frontières à la fois du foyer, de l'amour et du plan « bio-social hégémonique » actuel, et donc prenant la forme de l'*empire* d'aujourd'hui, en prolongation de l'ordre colonisateur de « la nature ».

La formule se résume donc à remarquer les coutures et les lieux de transition qui permettront d'enrichir nos rapports au vivant, à l'encontre du paradigme du foyer étanche et des plantations. Positionnement épistémologique et politique qui s'adresse surtout à un lectorat engagé et proche d'une anthropologie environnementale et contentieuse, quoique l'ouvrage ne se détache pas de la notion close d'espèce chère au naturalisme, ou de l'idée d'Anthropocène, largement discutée dans le texte, mais sans proposer un terme alternatif, davantage critique à l'égard de cet *anthropos* problématique qui résiste à quitter le devant kairologique des scènes.

Daniel Alberto Restrepo Hernández
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada